

C'est bien sûr l'horizon mais ce sont surtout
les cloisons,

C'est bien sûr l'horizon mais ce sont surtout
les cloisons,

Sébastien Faure
Rémy Jacquier
Frédéric Khodja
Jérémy Liron
Mengzhi Zheng

Commissaire F.K.

« Plutôt que de parler de chacun, nous sommes
ceux, vous comprendrez, du « charbon à la
main », dans l'expérience vive de fréquenter
l'horizon et de s'en retourner, chargés comme
des granges (ou parfois, comme des mules). »

préface

Bien sûr, on dit par lui qu'il est une ouverture de l'esprit qui élargit les épaules, un « à tue-tête » qu'on ne peut rejoindre, mais il est la ligne circulaire qui borne la perception, dont on est le centre, l'horizon ; en général on *l'infini*. Or la peau fait la diurne expérience d'un fuselage qui riveté à notre carlingue, s'éreinte à se faire dense, à contre, l'air, le tiraillement de l'espérance et l'esseulement de *l'ici-poids*, qu'on en deviendrait, si on ne leur résistait pas, s'il n'existait pas la possibilité d'un ajournement, d'un retour, quelque'un de l'existence au lointain, encombré de songes qu'il ne pourrait remiser, sans cesse mobile, fuyant et léger, en direction de cette ligne où terre et ciel se confondent.

Pour attendrir ou dépenser l'intensité du centre, l'instinct se lève, invente un abri, ajustant, les branches et les fanes, pour les cabanes et les toits. Le corps rejoint l'auto, la ruine, se place au cœur des combes, dans le creux de la géographie des cimes *masquantes*. Le regard ne manque pas de cerner les couleurs et les formes, mais surtout il cloisonne, comme s'il désirait un lieu, la fabrique d'un retour, une contrepartie à l'horizon.

Là, c'est maintenant, une voiture entre dans la ruelle et c'est une impasse. Sur le visage du conducteur, on lit le soulagement, puis il fait demi-tour.

Cette contrepartie est un retour chez soi, une flânerie, au bout duquel la porte n'est pas une peur mais le plaisir d'ouvrir, un charbon à la main. Porte derrière laquelle la danse ne s'encombre pas d'une chorégraphie pour ensemble, où le charbon dépense sur la feuille, dans une odeur de cuisine, le vif glané du jour, où l'espace se divise autant de fois qu'un dit plusieurs et où une peau tendue entre deux cercles abat le jour.

Dans cet état de la pierre qui redonne toute la charge qu'elle a bue, **Mengzhi** pense un abri pur, une géométrie à vivre, gomme les poids, les mesures, de la construction, à tel point qu'il nous charge avec lui, de poursuivre son geste sans trop appuyer ni sur le centre, ni sur l'horizon. **Jérémy** livre la lumière qu'il remise au retour sur les lieux même de nos départs, morceaux de ville, matérialité pavillonnaire où *mal finit la ville, le mal début des champs*. Il suggère l'espace fuyant que contre et redresse cette lumière, comme si à chaque fois seul, la présence de tous. **Rémy**, dans le sens premier de la nature (Le lieu où les choses naissent), monte des architectures sans les couper des contraintes de la construction. Elles grimpent ou descendent comme un lierre, pensent des espaces et des climats, agrègent, très frontalement face à la ligne froide et circulaire de notre perception, les chances *d'être ensemble*. Mais il déploie aussi dans le dessin, des formes accomplies de la nature qu'on dira faites de segments pris à la rotundité. **Frédéric**, dessine le lieu, souvent un espace à la géométrie simple, de la résurgence de sa source. En même temps que son dessin prend jour, il se creuse et s'approfondit, jusqu'au moment du sacre de l'objet, de la lumière ou d'une distorsion. Il y ramène le morceau manquant d'un songe, l'isole et le questionne, jusqu'à ce qu'il parle et vive ; et c'est justice, tant il découpe dans les images existantes, qu'il restitue son butin. **Sébastien** écrit, des poèmes et des scansion, avec rythme et assonances, qui situent souvent un corps entre la vie domestique et la vie lointaine, entre ici et ailleurs, entre la plaine travaillée et l'appartement, entre ici et l'horizon. –

Sébastien Faure

Voir à travers : dehors / dedans

Mengzhi Zheng, né en Chine, a grandi en France. Pendant les heures passées à la maison, il revient par la pensée en Chine, cette Chine qu'il s'attendait à quitter en fantasmant une France dont il ne connaissait que le nom.

Celle qu'il découvre ne ressemble en rien à celle qu'il pouvait « imaginer » et c'est dans la claustration parisienne, un petit appartement au centre de Paris, que se fait le travail d'assimilation du passé chinois. C'est entre rêves et vécu que les sensations, les souvenirs, les images, les gestes, se mêlent, alimentant le jeu infini des figures mouvantes et précaires qu'invente l'imagination.

Créer, en un sens, c'est toujours se soustraire à la situation de l'instant en ouvrant une brèche dans les murs, ceux de la maison, ceux des souvenirs, ceux plus prégnants encore des attentes non comblées.

C'est donc une articulation entre dedans et dehors que l'on voit se mettre en place, entre le dehors de la rizière et le dedans de la maison des grands-parents, entre le dehors de Paris qu'il n'est pas autorisé à découvrir seul, enfant, et le dedans de l'appartement familial, entre le dehors des images inventées et le dedans des souvenirs érodés qui demandent à être reconstruits pour pouvoir continuer à vivre en lui. Ce jeu entre dehors et dedans se diffracte dans la relation complexe qui existe entre

horizon et ouverture d'une part, et mur et claustration d'autre part. Cette relation se double d'une autre qui relie l'horizontalité qui s'offrait à la vue au-delà des rizières et la verticalité des immeubles qui sont venus dévorer l'espace qui fut celui de cette enfance chinoise.

En effet, lors de son premier voyage en Chine, après une vingtaine d'années passées en France, lorsqu'il revient dans la maison de ses grands-parents, il ne parvient pas à retrouver le chemin de l'école. C'est que les rizières ont disparus. L'endroit où il vivait a été gagné par la ville. L'horizon s'est bouché et rempli d'immeubles, de tours, de barres qui oblitèrent en même temps et le paysage ancien et les souvenirs.

Dehors et dedans, horizon et mur, verticalité et horizontalité sont des catégories de la perception dont chacun peut faire l'expérience. Il est plus rare de parvenir à les synthétiser et de les mettre en scène dans des figures qui rendent sensibles à la fois pensées et affects. Si les « maquettes abandonnées » sont à la fois traversantes et traversables, c'est qu'elles mettent en scène, au-delà des souvenirs et du vécu, la pensée qui est comme le dehors des affects et les affects qui sont comme l'intériorité de la pensée.

Jean-Louis Poitevin
Écrivain, critique d'art, rédacteur en chef de
TK-21 LaRevue. (www.tk-21.com)



Vue à travers la fenêtre, Wenzhou, Chine, été 2008. MZ © Adagp



N°26, 2016. Série *des maquettes abandonnées*.
Bois, carton, carton plume, papier, plastique, 16x19x14 cm. MZ © Adagp

Mengzhi Zheng



Proche de Wenzhou, Chine, été 2008. MZ © Adagp



Photographie de repérage, carnet de notes. Photo: Jérémy Liron.

Érotique de l'architecture

« J'ai sinué dans des bâtiments, parcouru des couloirs, emprunté des portes, mesuré par la sonde du corps le volume de pièces et apprécié leur nature, j'ai plongé vers le carré du sol depuis des fenêtres, des balcons et me suis ébloui d'un éclat de ciel dans l'œil opacifiant d'un lait les vitres poussiéreuses. J'ai rampé dans les boyaux humides, dans l'air chargé, sous les plafonds bas et poussiéreux de caves, dans la colle de toiles d'araignées électrisant l'échine, j'ai passé des seuils, frôlé des garde-corps, ai longé des murs et débouché sur des patios, emprunté des allées, des halls, pris du recul et ajusté dans l'œil les silhouettes massives ou élancées de barres et de tours, les contorsions, les pavillons d'architectures complexes cerclées de haies ou de grilles, j'ai fait des images, j'ai repris des escaliers, escaladé des balcons, ai ouvert le regard sur le panorama de toits dans la rumeur atténuée de la ville. J'ai eu le pied précautionneux sur des passerelles, j'ai reculé parfois, buté à des cul-de-sac au terme d'enfilades, de portes coupe-feu, j'ai descendu à des trappes par des échelles, je me suis assis sur des murets ou des paliers, ai contourné des locaux techniques, essayé l'écho de parkings souterrains, j'ai observé des huisseries, des enduits, des parements, des surfaces et des textures. J'ai craint d'être surpris, d'être piégé. J'ai craint d'être perdu. J'ai écouté les bruissements à travers le silence. J'ai isolé des draps de temps avec l'impression de tenir l'espace dans le champ du regard. J'ai senti la rotondité de la terre. Et la solitude des personnages des tableaux de Friedrich. J'ai considéré tout ça. Le frémissent des herbes mauvaises enfouissant à moitié une clôture éventrée.

L'activité lointaine et les voitures passant silencieusement comme au ralenti tout au fond de la perspective. Jamais je n'ai pu saisir vraiment ce qui dans l'architecture faisait cette présence et qui, tout en la personnifiant, la laissait hors d'atteinte. Une image, un mot ne suffisent pas. Les volumes exigent le mouvement, la lecture, la circulation. Ils échappent à la ligne où à la linéarité, comme ces choses qui, n'offrant aucun début localisé, et, ce faisant, aucune fin, s'absolvent de tout point d'équilibre.

Des visages vertigineux de mélancolie, le front contre la vitre emportent au flanc des bus ce à quoi leur regard semble se perdre ou s'infinir. Des silhouettes, des visages, des poses saisies à marcher dans la ville font comme des ouvertures chaque fois vers des existences, des façons d'être, des vies. Chaque corps dans le volume qu'il avance entrouvre les apparences, fait une brèche dans l'espace et le temps. Ceux qui s'enlacent se saisissent, s'emmêlent comme à la recherche d'un pli dans le paysage où rejoindre l'oubli, se sollicitent à pleines bouchées, par les sexes, par la peau sans traverser jamais la paroi qui les isole, y reviennent de ne jamais s'atteindre. Le lointain en soi comme en l'autre persiste.»

J.L.

Jérémy Liron



Photographie de réperage, carnet de notes. Photo: Jérémy Liron.



C60118, huile sur papier, 32,5 x 25 cm, 2018. Courtesy galerie Isabelle Gounod, Paris.

La route est droite mais la pente est forte

Jean-Pierre RAFFARIN, Discours de politique générale, 2002.

1 - Le pli du plan

C'est bien sûr l'horizon mais ce sont surtout les cloisons, cela demande à être discuté. Car tout dépend du facteur de platitude dans lequel on se trouve. Cela peut être vérifiable d'un point de vue hollandais (et encore, disons jusqu'à *la jetée et la mer* de Mondrian en 1915. Après, rien n'est moins sûr) mais pour un basque? Un suisse? Un thibétain? Est-ce aussi évident?

— problème euclidien ; la porte et ouverte ou fermée ou la porte et ouverte et fermée en même temps? De même, ici, c'est horizontal ou vertical ou horizontal et vertical en même temps? —



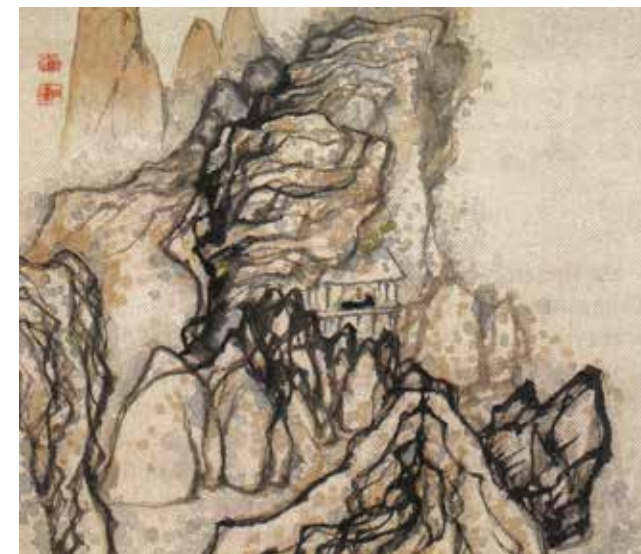
Trisha Brown, *Man Walking Down the Side of a Building*, 1970.

Mais contrairement à la porte, l'indécidabilité entre horizontal et vertical est peut être plus fréquente que la coupure nette, hormis dans une configuration toute théorique, perspectiviste ou maritime

C'est ici une question de ligne, de ligne de séparation entre deux plans et de la nature de cette ligne qui démarque et partitionne. De cette ligne formée par le pli du plan.

Ainsi, pour y revenir, en montagne, ça se passe comment cette affaire? Où est exactement l'horizon? Où sont exactement les cloisons? Pas pareil si je suis au pied, au mitan ou au sommet de la montagne. Mais encore, chaque butte, chaque vallon, chaque relief à son nom propre. Et de la dune du Pilat au Mont Blanc du tacul, de la butte Montmartre aux falaises de Bandiagara c'est une configuration différente, comme si ces noms ne qualifiaient pas autre chose que la particularité topologique de ce pli du plan qui entraîne pour chacun d'entre eux des parcours, des déplacements et des modes d'habiter différents.

A partir de quel moment, de combien de degrés le sol devient-il paroi? La fonction oblique, je veux bien, mais jusqu'où? Ça monte, ça monte jusqu'aux fatidiques 90°. Et après? Après ça se replie encore, Corniche, surplomb, pour revenir, in fine, à l'horizontal. Sur soi. On se retrouve alors coincé, enseveli entre deux couches d'horizontalité qui abolissent tout horizon. Le seul moyen pour s'en sortir étant de constater qu'une page se tourne.



Shitao, *Homme dans une maison sous un rocher*, 1660 - 1710.

2 - Jour blanc

Finale du Super G féminin, jeux olympiques d'hiver de PyeongChang 2018. Anna Veith s'élançait et dévalait à toute vitesse, est juste un bruit qui glisse droit à gauche et arrive à 21h12 plus tard. Médaille d'argent. A un centième près. 800 mètres de dénivelé en un peu plus d'une minute, enchaînant portes et mur. Dans ces conditions et à cette vitesse là, on se dit qu'horizon, cloisons, sont des notions toutes relatives et que la seule chose qui importe est de ne pas faire d'erreur technique dans le mur pour ne pas finir dans le décor.

Dans ce court laps de temps une phrase de la commentatrice retient mon attention. Anna Veith aurait, selon elle, «un super touché de neige». Ceci pouvant se vérifier par le peu de fumée que la skieuse dégage dans les virages. Signe d'une parfaite adéquation entre vitesse, trajectoire et pression effectuée sur chaque ski en fonction du dénivelé et de la nature du terrain.

Wikipedia / Super G : contrairement à la descente, les compétiteurs ne peuvent pas s'entraîner à pleine vitesse sur le parcours avant la course officielle. Comme ils disposent d'un temps de reconnaissance restreint, ils doivent savoir mémoriser rapidement tous les paramètres techniques de la course.

Ajouté à cela le contexte géographique, je commence à me demander si finalement le ski ne serait pas une pratique calligraphique. Que sur le long rouleau blanc pentu de la piste il conviendrait d'inscrire, grâce à une parfaite mémoire technique impliquant vitesse et variation de pression sur le support, la plus belle trajectoire, le meilleur ductus.

En retour, on pourrait donc dire de Shitao qu'il avait, lui aussi, un «super touché de neige».

En montagne, l'hiver, les jours de brouillard sont appelés jours blancs car plus aucune limite n'est visible entre neige et brouillard, entre sol et ciel. Plus de repères, ni horizon, ni cloison. Plus qu'une étendue, un milieu dans lequel seuls les sons et le ressenti à travers les jambes importent. Et c'est presque à l'aveugle, dans une cécité blanche, que l'on descend les pentes. Uniquement attentif et concentré sur ses propres mouvements, leur coordination, leur rythme. On ne sait pas où on va mais on y va. Bien obligé de faire confiance à la pente car elle seule sait où se trouve le bas. On se fraie alors un chemin «par la voie des rythmes».

3 - Partita

On sait qu'il peut y avoir
 partition sans rythme.
 (Exemple: banlieues pavillonnaires où tout n'est que répétition du même.)
 On sait qu'il ne faut pas confondre cadence &
 rythme.
 Que le rythme est du côté de la vague,
 de son enroulement. Qu'il faut donc que l'horizon
 s'enroule sur lui-même pour qu'apparaisse
 le rythme.



mais

peut-il

y

avoir

sans	rythme	partition
sans	?	rupture
	?	

4 - Trou story

Dans le protocole mis en place par Brunelleschi à Florence vers 1425 il a fallu percer la tavola verticale pour que vienne se situer, sur l'horizon, le point de fuite. Dans ce système, c'est le trou dans la cloison qui place l'horizon. Mais c'est aussi le trou sur l'horizon qui conditionne la cloison. S'en suit toute une histoire dans laquelle l'horizon n'apparaîtrait qu'à partir du moment où la cloison est percée. Sans ce trou, sans cette percée, l'horizon n'existerait tout simplement pas. Trou story du plan vertical.

Que se passe-t-il, par contre, si le trou s'effectue sur le plan horizontal? Autre histoire. On ne perce pas, on creuse. Strate par strate. A chaque strate dégagée, ce n'est pas l'horizon qui apparaît mais une nouvelle strate qui ne demande qu'à être fouillée, déblayée pour qu'apparaisse, encore, une nouvelle strate. Et ainsi de suite.

A partir de quand le creux devient-il cloison? Ou plutôt, à partir de où? Du genou? De la hanche? De l'épaule? Au niveau des yeux? C'est à dire juste avant que le plan horizontal, au plus près, à sa plus forte présence, ne disparaisse?

Après, tout n'est qu'affaire de profondeur. Et on passe de la tombe au terrier, du terrier à la mine. On oublie l'horizon. Car où que l'on perce, verticalement ou horizontalement on ne trouvera plus que de la cloison. Monde continu de la grotte sol-mur-plafond sur lesquels on a vu apparaître les premières images, les premières représentations.

Si l'on a l'imagination féconde, on peut essayer de creuser encore. Voyage au centre de la terre. Passé le centre, forcément, on arrête de descendre. Il faut alors continuer de creuser pour pouvoir remonter. On continue d'avancer pour faire machine arrière et on débouche, enfin, vers un nouvel horizon ou disons, vers une nouvelle configuration horizon - cloison car tout dépend du facteur de platitude dans lequel on se trouve, dans



Sans titre, 2016, fusain sur papier, 58 x 41 cm.

Frédéric Khodja

Je vous remercie, opérateurs de gestes,
D'avoir fait le jouet multiple de cette exposition
Et d'accueillir ce qui nous échappe

Le commissaire F.K

– Un territoire c'est l'ensemble des projets ou
des représentations sur lesquels vont déboucher
pragmatiquement toute une série de comportements
d'investissements dans les temps et dans les espaces
sociaux, culturels, esthétiques, cognitifs –

Félix Guattari

Extrait d'un entretien à L'autre journal, mensuel, mai 1985

Je vais vers le fleuve sur un cheval
Qui lorsque je pense un peu un peu s'arrête

Sandro Penna

Étrangetés, 1957-1976



R.L Doize, fouilles, bassin de la Somme, vers 1920

Chanson

Quand l'arbre s'aperçoit de son ombre
le code est dégagé, les oiseaux forment une roue libre
pavement de bijoux,

-Ils ressentent

De la douceur sur le mouillé,

-Ils énoncent

Revenons-partons avant le bleu gris qu'installe la nuit

-Ils disent

et

-Ils chantent

Août est le toi de juillet

-

Quand l'arbre
s'aperçoit de son ombre

-

toutes les ombres découvertes

-

toutes découvertes, les ombres applaudissent

-

connaissance + répétition = ombre

-



Plancher de dessins en couleurs, atelier, 2018

Frédéric Khodja

Rarus Pleins souvenirs *Le lointain en soi,*

J'ai écrit enfant à François Truffaut pour qu'il nomme un film, *La chambre verte.*

J'ai agencé, ce que j'ai nommé au fur et à mesure **atelier**, par facettes :
le couloir orné de vitreries opaques, le coffre paysage, la salle de cinéma, l'odeur des maisons vides,
le couloir étanche, la pièce-d'où-j'entends-les-pas-venir, le plancher mouvant et fantomatique,
les roseaux les rideaux les bambous les cendres, autant de goûts dans l'œil qui rendent habile

J'aime les ombres et je n'aime pas obligatoirement leurs instigateurs
J'observe depuis, l'horizon véhiculé par les cloisons

Dans l'estate prochain
Je serai Pharaon, roi de l'horizon
(Je tisse à l'oreille, c'est familial)

« À quel horizon », j'entends, « quelle heure est-il? »



Façade du 1 place de la Bourse, Toulouse



Je vous ai déjà vu, dessins et performance collective à l'heure du déjeuner
Marveggia, été 2015

Cartographie du parlant / Plan Dessin

La cartographie du parlant est une rive géographique, c'est un trajet à entrées, diurne et nocturne,
visuel et audio, dans le village de Marveggia en Italie.
Je peux le faire (cheminer dessiner) les yeux fermés.
Il a donné lieu à des images à des textes et à des enregistrements.
Ce qui suit est la notation d'un des documents, écrit dessiné dans un carnet, l'été dernier.

La (notre)chambre haute tables blanches
La chambre sœur mouvante
La chambre des enfants
La cuisine parlante
Couloir vers l'abandon du pittoresque
Le jardin interdit au toucher
L'escalier parlant
Les bancs parlants
La maison des momies
Le môle criant
Intrus
La maison criante
La table de bois parlante
La terrasse des expressions
La cuisine des cartes
La maison des pièces
Le petit champ clôturé des grillades

D'un ciel à l'autre les ailes sans battre pschitt sans proie
qui plus bas expliquerait le piqué mais seulement le bec
dans la vitesse et les plumes peintes dans le même sens
sens de la mer retirée jusan d'un avion de guerre non
un oiseau sage monte pas d'ascensionnels éboulis
goguenard regardant l'heure par *étournerie* tant écœuré
par sa guerre chaude tressée de peines d'illusions
d'humiliations qu'il prend voyage au-dessus de l'Oural
et s'en est fini des lopins normands de la géométrie là
la terre est unie le soleil y oblique un grand traversin
lent d'esses de rivières et de fleuves des kilomètres
romans d'instinct oui j'ai voyagé sans empreinte la hâte
accélérée entre deux orages et sous le grain bang au
passage de la porte la porte l'idée dut naître dans le
cerveau d'un rat sous un pont en prise au nécessaire
besoin de la nature étanche d'un appartement avec le
roi du monde d'en ouvrir les fenêtres pour que la terre
quittée à nouveau la perce par la première bouffée d'air
qui entre à tâtons crantée puis le traverse et d'un coup
les dessins au mur et ceux de la chambre des mêmes
battent dans la veillée de l'épaisseur de l'Homme et qu'il
se demande si figer c'est faire s'il est l'auteur du silence
s'il en est l'hôte aussi .

Inaugurale, S.F., 2018.

Les déserts aux serres puissantes de l'épervier où le corps palpite de
n'être plus que le corps.

Les déserts et leur arborescence où ce qui culmine n'offre pas
d'ascension.

Le kil mis devant soi n'y fera rien. Rien ne retient l'horizon.

De l'autre côté, la mer modeste, monnaie son silence.

Et le moleste.

Elle, qui érodait le cadastre aux équinoxes et qui,

Sans plus,

Au pierrier, retournait les pierres.

Non, le kil mis devant soi n'y fait rien.

Non plus, les chaires sourdes de s'être tu.

Non plus, les chiens aboyés,

Lisola par la neige,

Non plus, les sommes du désir mises à l'échancrure.

Montent claires et pétillent les secondes enfermées dans le poing.

Seules,

Une inconsistance de l'air et une impropriété forment l'acompte.

Non plus la chaleur monte

En grappe vers l'été, mais elle

Passe

Le plancher de la chambre et retient notre nuit.

Sébastien Faure

Elle est en Europe, voyage. L'appartement pour lui seul. Il a choisi le marbre, de la maison de Key Biscayne, un verre à pied, qu'à travers les pixels, un match de Hockey d'aucun *je t'aime*; rien ne presse, ni essore, ni ne bande.

Ni ne bande, ni essore, et à la porte,

Quelqu'un sonne :

Un homme en casquette, dit venir de l'enfance, de son enfance.

Venir de l'enfance.

Et il y pense ; c'est là-bas, bien avant les fairways, alors que ni gens, ni lieux, même qu'heureux. Du *la* du ventre revient l'allure d'un arbre, évité de justesse.

Et des nuits franches, d'elle était entière l'enfance.

L'homme en série, troisième tableau, S.F., 2018.

Les murets, le champ, les frênes.

Cet épais taillis.

A force de rebonds, la lumière a du mal à y entrer.

Claquemuré derrière la vitre, le corps tient le silence, lui aussi ;

Domestique et cardiaque.

Frigidaire, crépitements, mat asile de la respiration, eau vivante versée chaude, une étrange immobilité a lieu : Le plus petit dénominateur commun.

Je m'assure que la porte est fermée.

C'est là tout entier, tout arqué, tout arquant, que

Je revois courir les enfants, heureux, et je vois l'été où chaque ami de passage

Rêve de rester rêver.

D'un coup j'ouvre la penderie.

Deux yeux me regardent, frisson.



Réunion de travail à la galerie, fév. 2018. Photo : Frédéric Khodja

Sébastien Faure

est né en 1972 à Rillieux-La-Pape.
Il vit et travaille à Lyon.

Rémy Jacquier

est né en 1972 à Chambéry. Il vit et travaille
entre Nantes et Angers. Son travail est
représenté par la galerie Ceysson & Bénétière
à Paris, Luxembourg, Saint Etienne.

Frédéric Khodja

est né en 1964 à Toulouse. Il vit et travaille à
Lyon. Son travail est représenté par la galerie
Françoise Besson, Lyon
Documents d'artistes Auvergne-Rhône-Alpes
www.frederickhodja.org

Jérémy Liron

est né en 1980 à Marseille. Il vit et travaille à
Lyon. Son travail est représenté à Paris par la
galerie Isabelle Gounod.

Mengzhi Zheng

est né en 1983 à Ruian, Chine.
Il vit et travaille à Lyon.
www.mengzhi.fr

La galerie Françoise Besson

La Galerie Françoise Besson, active depuis
10 ans sur la scène émergente de la peinture
française et internationale, représente une
quinzaine d'artistes peintres, photographes,
dessinateurs, sculpteurs, conceptuels résidant
pour les $\frac{3}{4}$ en Rhône Alpes, qui replacent la
mémoire dans la construction de l'image, le
rapport au vivant, la dimension incarnée, les
racines, la liberté et la morale résistante et
progressiste.

Elle édite à chaque exposition (7 par an) un
« Cahier de Crimée » et une monographie
d'artiste chaque année.

La maison-galerie conçue par l'architecte
Gilles Perraudin et Lyon Guesthouse, structure
située au dessus de la galerie abritent résidences
d'artistes et rencontres thématiques.

Dans le but de mettre l'art contemporain
à la portée de tous, la Galerie pratique une
médiation et des partenariats culturels et
pédagogiques.

www.francoisebesson.com

—

éditeur : galerie Françoise Besson
conception graphique : Mengzhi Zheng
imprimeur : imprimerie GB, Lyon 4
tirage : 500 exemplaires

remerciements :
on remercie kiiiiii ?

Sébastien Faure
Rémy Jacquier
Frédéric Khodja
Jérémy Liron
Mengzhi Zheng

Commissaire F.K.

EXPOSITION

du 06 avril au 02 juin 2018

VERNISSAGE

le 06 avril à 18h30

**C'est bien sûr l'horizon mais ce sont surtout
les cloisons,**



Galerie Françoise Besson

10 rue de Crimée, 69001 Lyon
galeriefbesson@gmail.com
0033(0)607374532

Ouvert du mercredi au samedi
de 14h30 à 19h &
tous les jours sur rendez vous

ISBN 000-2-000000-à fournir
10.- €